

XYZ. La revue de la nouvelle



Interlignes

Roland Bourneuf

Numéro 63, automne 2000

Apparences

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/4159ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Bourneuf, R. (2000). Interlignes. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (63), 48–49.

Interlignes

Roland Bourneuf

Le négoce me réserve encore des surprises que n'a pas épuisées un demi-siècle de pratique. Je dis « surprise », mais il s'agit plutôt d'un plaisir particulier, celui d'assister à une confirmation. Quand j'en suis gratifié, c'est donc une jouissance escomptée. En fait, je *sais*, j'attends mon heure, où cela une fois de plus sera vérifié.

Pour ce qui est des heures, celles que je passe dans ma boutique pourraient sembler longues à un étranger. De si rares clients dans cette petite ville où l'on est si peu porté sur les choses de l'esprit. Moins encore, si cela est possible, en cet été, torride à tel point qu'on ne savait plus trop quand avait commencé la sécheresse. Il n'y avait guère d'autres sujets de conversation que la chaleur dont on n'arrivait plus à se défendre et le manque d'eau qui menaçait bêtes, gens et plantes. Combien de fois ai-je entendu des « Mon Dieu, qu'allons-nous devenir ? » ? Je me contentais d'émettre en réponse quelques « hum, hum » qui pouvaient prendre le sens qu'on voudrait. Il n'est pas dans ma nature d'ajouter ma voix aux lamentations, non plus qu'aux jubilations, qui me paraissent aussi inappropriées que vaines. Donc, je laisse tourner, ou venir, et ne m'en trouve pas plus mal.

Et puis, en fait de chaleur, celle qui régnait dans ma boutique était très supportable. C'est comme si les livres sur les étagères qui couvrent les murs la tamisaient, l'adoucissaient. J'allais dire qu'ils lui donnaient une qualité veloutée. Du moins est-ce l'effet de mes livres que j'appelle de ce nom, le « fonds », avec des dos de cuir comme on n'en fait plus, ou en pleine toile, solide, franche. Parce que ces choses du moment qui vous restent dans les mains quand vous avez l'imprudence de les ouvrir une deuxième fois, quel nom leur donner ? Des couleurs, certes, mais du tape-à-l'œil, et le contenu où parfois je me risque est glacé comme la couverture. Enfin, je me résigne à leur faire une petite place sur mes étagères. On en demande, et il faut bien boucler les fins de mois.

Une après-midi, alors que je rêvais sur mes registres que j'ai toujours soin de ne pas tenir à jour, la porte s'est ouverte avec le tintement du carillon que j'ai installé au-dessus. Pour me prévenir, mais surtout parce que c'est gai. Un petit homme est entré qui, en enlevant très civilement son canotier, m'a salué. Il était presque chauve avec une couronne de cheveux poivre et sel comme sa moustache. Il portait d'épaisses lunettes de myope qui lui donnaient un air un peu perdu, ou distrait, ou lointain. Je l'observais sans en avoir l'air, histoire de lui laisser tout son temps — je ne bouscule jamais ceux qui me font l'honneur d'une visite. Il a regardé tout autour de la boutique comme s'il voulait en évaluer les ressources. Mais j'ai vu de suite que c'était une feinte pour me donner le change. Mon bonhomme savait très bien ce qu'il voulait et où le trouver. Sa main glissait vaguement sur quelques dos, retirait un livre pour le feuilleter, puis le replaçait. Et elle a saisi celui qu'elle ne pouvait pas manquer, celui qu'il connaissait, que je savais qu'il connaissait. Le petit livre à couverture grise, modeste comme une couventine, inséré parmi les anthologies, depuis combien d'années ?

Le bonhomme a poursuivi son manège quelques instants encore, pour la forme. Puis il est venu au comptoir, y a déposé deux ou trois opuscules d'histoire locale et le livre. Il a payé, je lui ai rendu la monnaie avec mon sourire de circonstance. Il a décliné mon offre d'envelopper le tout qu'il a glissé dans la poche de sa veste, m'a salué à nouveau en ressortant. La porte s'est refermée avec un autre tintement du carillon. J'ai vu le bonhomme remettre son canotier, traverser la chaussée et tourner au coin de la rue voisine.

Un peu plus tard dans l'après-midi, mais cela m'a semblé presque simultané, des nuages ardoise ont envahi le ciel que la chaleur décolorait. On a entendu un coup de tonnerre et la pluie a commencé à tomber. Elle a continué pendant près d'une semaine.